

se déclara ennemie des arts. En retranchant l'imagination des facultés de l'homme, elle coupa les ailes au génie et le mit à pied. Elle éclata au sujet de quelques amonnes destinées à élever au monde chrétien la basilique de Saint-Pierre : les Grecs auraient-ils refusé les secours demandés à leur piété pour bâtir un temple à Minerve ?

Si la Réformation, à son origine, eût obtenu un plein succès, elle aurait établi, du moins pendant quelque temps, une autre espèce de barbarie, traitant de superstition la pompe des autels, d'idolâtrie les chefs-d'œuvre de la sculpture, de l'architecture et de la peinture, elle tendait à faire disparaître la haute éloquence et la grande poésie, à détériorer le goût par la réputation des modèles, à introduire quelque chose de sec, de froid, de pointilleux dans l'esprit, à substituer une société guidée et toute matérielle à une société aisée et tout intellectuelle, à mettre les machines et le mouvement d'une roue en place des mains et d'une opération mentale. Ces vérités se confirment par l'observation d'un fait.

Dans les diverses branches de la religion réformée, cette communion s'est plus ou moins rapprochée du beau, selon qu'elle s'est plus ou moins éloignée de la religion catholique. En Angleterre, où la hiérarchie ecclésiastique s'est maintenue, les lettres ont eu leur siècle classique. Le luthéranisme conserve des étincelles d'imagination que cherche à éteindre le calvinisme, et ainsi de suite en descendant jusqu'au quaker, qui voudrait réduire la vie sociale à la grossièreté des manières et à la pratique des métiers.

Shakespeare, selon toutes les probabilités, était catholique ; Milton a visiblement imité quelques parties des poèmes de Saint-Avite et de Macsenius ; Klopstock a emprunté la plupart des croyances romaines. De nos jours, en Allemagne, la haute imagination ne s'est manifestée que quand l'esprit du protestantisme s'est affaibli et dénaturé. Les Goëthe et les Schiller ont retrouvé leur génie en traitant des sujets catholiques ; Rousseau et madame de Staël font une illustre exception à la règle ; mais étaient-ils protestants à la manière des premiers disciples de Calvin ? C'est à Rome que les peintres, les architectes et les sculpteurs des cultes dissidents viennent aujourd'hui chercher des inspirations que la tolérance universelle leur permet de recueillir. L'Europe, que dis-je ? le monde est couvert de monuments de la religion catholique. On lui doit cette architecture gothique, qui rivalise par les détails, et qui efface par la grandeur, les monuments de la Grèce. Il y a trois siècles

que le protestantisme est né ; il est puissant en Allemagne, en Amérique ; il est pratiqué par des millions d'hommes : qu'a-t-il élevé ? Il vous montrera les ruines qu'il a faites, parmi lesquelles il a planté quelques jardins ou établi quelques manufactures. Rebelle à l'autorité des traditions, à l'expérience des âges, à l'antique sagesse des vieillards, le protestantisme se détacha du passé pour planter une société sans racines. Avouant pour père un moine allemand du seizième siècle, le réformé renonça à la magnifique généalogie qui fait remonter le catholicisme, par une suite de saints et de grands hommes, jusqu'à Jésus-Christ, de là jusqu'aux patriarches et au berceau de l'univers. Le siècle protestant dénia, à sa première heure, toute parenté avec le siècle de ce Léon, protecteur du monde civilisé contre Attila, et avec le siècle de cet autre Léon qui, mettant fin au monde barbare, embellit la société lorsqu'il n'était plus nécessaire de la défendre.

Vicomte de CHATEAUBRIAND.

(A continuer.)

JOURNAL LITTÉRAIRE.

LE DOCTEUR BOUSSEAU.

IV.

UNE DOUCHE.

(Suite et fin.)

Cathelineau se dirigea vers le village de la Poitevinière. Partout, sur son passage, il fit sonner le tocsin ; les paroisses envoyaient leurs populations en masse se joindre aux royalistes ; avant le milieu du jour, Cathelineau se trouvait à la tête de six cents hommes.

Nulle part encore la petite armée n'avait trouvé de résistance ; il était cinq heures du soir ; le soleil cachait déjà la moitié de son disque à l'horizon ; au sommet d'une colline de difficile accès se montra le château de La Jallais. Le drapeau tricolore qui flottait sur les murailles annonçait enfin une place ennemie.

« La nuit vient, dit Cathelineau : voici un gîte ; en avant ! »

La garnison du château était nombreuse et bien armée ; elle vit les nouveaux arrivants gravir la colline au pas de course avec une sorte de surprise méprisante.

« Ce ne sera pas ici comme à Saint-Florent, dit le major Baulon, notre ancienne connaissance ; à présent, nous savons les allures de ces drôles. Pointez juste et visez comme il faut... Feu ! »

Les Vendéens arrivaient au haut de la colline ; la décharge, habilement dirigée, eut un effet terrible : les arcaillants, épou-

vantés, lâchèrent pied en désordre au milieu des huées des assiégés. Un seul, parmi les Vendéens, était resté ferme à son poste : c'était Cathelineau. A sa voix, Jacques revint le premier, puis toute la troupe. Mais cette hésitation, promptement réprimée, eut un effet fatal : ici, comme en maintes rencontres, les paysans perdirent tout le fruit de leur première attaque, en donnant aux soldats de la République le temps de recharger leurs armes. La seconde décharge faillit mettre de nouveau le trouble dans la petite armée : mais Jacques éleva la croix, et poussa le cri de ralliement, désormais connu des deux partis.

« Dieu et le Roi ! »

Les Vendéens se ruèrent aussitôt à coups de hache sur une des portes du château.

Les bleus, chassés de Saint-Florent, s'étaient enfermés au château de La Jallais. C'étaient le major Baulon et sa troupe qui se trouvaient ainsi pour la troisième fois en présence des Vendéens. Il se défendit avec courage, mais Cathelineau semblait avoir fait passer sa vaillance dans l'âme de chacun de ses soldats. Il se précipitèrent par l'ouverture que leur laissait la porte brisée ; une fois entrés, tout obstacle disparut devant leur fougueuse attaque. La croix fut plantée de la main de Jacques au plus haut du rempart, avant que la nuit fût tout à fait venue.

Ce n'étaient plus ici des enfants braves, mais irrésistibles. On peut dire que Cathelineau savait la guerre d'instinct. Quand les ennemis eurent évacué le château, toutes les précautions furent prises ; puis, l'appel ayant été fait, le général rassembla sa troupe dans un préau découvert, afin de rendre grâce à Dieu.

« Mes enfants, dit-il, remercions celui qui nous a donné la victoire ! »

— Permettez, citoyens, dit une voix faible à quelque distance ; quel'un, parmi vous, ne serait-il pas médecin ? »

Tous se retournèrent avec surprise. Dans un coin du préau s'élevait un échafaudage dont l'obscurité empêchait de distinguer la forme et la destination. Cathelineau saisit une lanterne allumée et s'avança dans la direction de la voix.

« Qui est là ? demanda-t-il. »

— C'est moi, citoyen, le docteur Bousseau, répondit celui-ci avec le plus grand calme. Les maladroits n'ont pas même su me guillotiner comme il convient. »

La lumière de la lanterne, tombant sur l'échafaudage, montra en effet une guillotine, dont le triangle sanglant restait engagé dans le cou du malheureux docteur. Celui-ci, cloué à l'appareil, demeurait immobile, et roulait à droite et à gauche ses yeux brillants et secrets.